

MO Yan

Le Radis de cristal

Récits traduits du chinois par
Pascale Wei-Guinot et Wei Xiaoping



Éditions Picquier

LE RADIS DE CRISTAL

I

L'air en ce matin d'automne était humide et lourd. Un voile de rosée couvrait les herbes folles et les tuiles des toits. Les feuilles de l'acacia jaunissaient déjà. Une cloche mouchetée de rouille, parsemée de gouttelettes d'eau était suspendue à l'arbre. Le chef d'équipe, une veste doublée jetée sur les épaules, tenant d'une main une galette de sorgho, serrant de l'autre un oignon épluché, se dirigeait nonchalamment vers la cloche. En arrivant dessous, plus rien ne lui restait dans les mains. Ses joues étaient aussi gonflées que les bajoues d'un campagnol acheminant sa provision de céréales pour l'hiver. Il tira sur la corde et le battant percuta la paroi – dong, dong, dong ! Jeunes et vieux

surgirent des ruelles et se rassemblèrent sous la cloche. Ils regardaient le chef d'équipe avec un air hagard de pantin. Celui-ci avala péniblement sa dernière bouchée, puis du coin de sa manche, essuya sa bouche camouflée sous un épais collier de barbe. Tous les yeux étaient rivés sur ses lèvres qui finirent par délivrer une pluie d'injures :

— De vraies crapules, ces bâtards de la commune ! Aujourd'hui, ils nous prennent deux maçons, demain ce sera deux charpentiers, toute notre force de travail est en train de s'envoler !

Se tournant vers un jeune homme surnommé Shijiang ou « tailleur de pierre », il dit :

— La commune veut élargir la vanne de retenue des eaux derrière le village. Chaque équipe de production doit envoyer un tailleur de pierre et un apprenti. Le mieux serait que tu y ailles.

Shijiang était grand, les épaules larges et solides. Il avait beaucoup d'allure. Sourcils noirs, dents blanches : un contraste qui faisait ressortir son élégance. Une mèche ayant glissé sur son front, il la remonta d'un délicat mouvement de tête et, bégayant légèrement,

demanda qui irait comme apprenti. Le chef d'équipe se serra frileusement dans son vêtement et grommela en roulant les yeux :

— C'est aux femmes d'y aller, mais elles doivent cueillir le coton. Y envoyer un homme, quelle perte pour nous...

A la fin, son regard s'arrêta sur le coin d'un mur où se tenait un jeune garçon d'environ dix ans. L'enfant était pieds nus, le torse à l'air. Il portait un caleçon très large, à rayures vertes sur fond blanc, maculé de taches dues sans doute au suc des herbes et au sang séché. Le caleçon s'arrêtait net aux genoux et l'on pouvait voir plus bas d'innombrables petites cicatrices luisantes.

— Noiraud, p'tit cabot ! Tu es encore en vie ?

Le chef d'équipe regarda la poitrine maigre et saillante de l'enfant :

— Je te croyais parti retrouver le roi des Enfers ! Et ton paludisme, c'est fini ?

L'enfant ne disait rien, gardait ses yeux brillants et noirs fixés sur le chef d'équipe. Il avait une très grosse tête et un cou longiligne. Cette énorme caboche difficile à soutenir semblait vouloir basculer dans le vide à tout moment.

— Cela te plairait de réunir quelques points de travail ? Au fait, à quoi peut-on bien employer un gringalet de ton genre ? On a toujours peur qu'un pet te renverse... Tu iras avec Shijiang sur le barrage et tu lui serviras d'apprenti, d'accord ? Retourne chez toi prendre un marteau et va t'installer sur le terrain. Si ça te plaît, casse autant de cailloux que tu voudras, sinon c'est pas la peine de t'épuiser, de toute manière, l'expérience prouve que les travaux entrepris par la commune ne sont que des attrape-nigauds !

L'enfant se glissa lentement près de Shijiang et saisit le coin de son vêtement. Le tailleur de pierre tapota amicalement son petit crâne rasé en forme dealebasse et dit :

— Retourne chez toi réclamer un marteau à ta belle-mère. Je t'attends à l'entrée du pont.

L'enfant prit le pas de course. Il avait les mouvements d'un coureur, mais la vitesse n'y était pas. Ses bras maigrelets se balançaient avec énergie, on aurait dit l'épouvantail du fond de la vallée quand il est chahuté par le vent. L'assemblée, qui l'avait suivi des yeux, frissonnait à la vue de son dos nu. Le

chef d'équipe serra vigoureusement sa veste molletonnée contre lui et lui cria :

— Dis à ta belle-mère de te donner un paletot. Oh là là ! Pauvre petit asticot !

Noiraud passa la porte de chez lui d'un pas précautionneux. Un petit garçon était agenouillé dans la cour, s'amusant à mélanger son pipi avec la terre. Deux traînées de morve lui coulaient des narines. Voyant Noiraud arriver, il redressa sa frimousse toute plate et lui tendit les bras en ronchonant :

— *Gege... Baobao...*¹

Noiraud ramassa une feuille d'abricotier rouge clair pour essuyer le nez de son frère, puis, splach ! colla la feuille pleine de morve sur le mur comme s'il s'agissait d'un tract. Il fit un signe au petit et se glissa dans la maison. Au coin d'un mur, il trouva un marteau pied-de-biche et ressortit furtivement. Le petit garçon se précipita de nouveau sur lui en criant. Noiraud choisit alors une brindille et dessina un grand cercle autour de lui. Puis il se débarrassa de la brindille et s'en alla en toute hâte derrière le village. Là se trouvait un pont à neuf arches sous lequel coulait une rivière ni grande ni petite. Les berges étaient

1. « Grand frère... Prends-moi dans tes bras... »

plantées de saules pleureurs bien alignés. Durant les inondations de l'été, les troncs avaient été recouverts de racines chevelues rouges. Depuis, l'eau s'était retirée et les racines avaient séché. Les feuilles étaient déjà vieilles ; certaines, de couleur orangée, dérivait lentement dans le sens du courant. Coin-coin ! quelques canards circulaient aux abords de la rivière, plongeant régulièrement leur bec rouge au milieu des herbes. Trouvaient-ils seulement quelque chose à picorer dans cette incessante recherche ?

L'enfant courut jusque sur la berge. Il était fatigué et le souffle lui manquait. On aurait dit qu'une poule caquetait dans sa cage thoracique.

— Noiraud !

Shijiang, en bout de pont, l'appela de sa voix puissante :

— Dépêche-toi un peu !

Noiraud, prenant l'attitude du coureur, marcha jusqu'à Shijiang qui l'examina et demanda :

— Tu n'as pas froid ?

Noiraud le fixa d'un regard ahuri. Le tailleur de pierre portait un pantalon de travail en coton bleu épais et un blouson du même

tissu. Le col de son polo, rouge feu, attirait l'attention et l'enfant avait les yeux rivés dessus, comme captivé par une flambée de bois.

— Qu'est-ce que tu as à me regarder comme ça ?

Shijiang donna une pichenette sur la tête de l'enfant qui se mit à dodeliner comme un petit tambour à boules :

— Toi alors, les coups de ta belle-mère t'ont rendu idiot !

Shijiang sifflait tout en battant la mesure sur le crâne du garçon. Les deux compères s'engagèrent sur le pont. Noiraud faisait très attention à sa démarche, essayant de garder la tête dans la position qui convenait le mieux aux besoins de son compagnon. Les articulations des doigts de Shijiang étaient très grosses et aussi dures qu'un battoir. Ça faisait mal, mais Noiraud supportait sans broncher... Seul le coin de ses lèvres se relevait parfois, un peu crispé. Shijiang sifflait à merveille, de sa bouche rouge et humide s'échappait un chant clair qui se répandait dans l'azur.

Passé le pont, en grim pant sur la digue et en parcourant deux cent cinquante mètres

vers l'ouest, on trouvait le barrage. C'était en fait une sorte de pont à écluses bâti le long de la rivière, dont les planches de bois mobiles permettaient de retenir ou de lâcher les eaux de la crue. Sur la digue en pente douce s'espaçaient de petits acacias. Au bord du cours d'eau s'étendait une plage de plusieurs dizaines de mètres de terre meuble et de sable fin où poussaient des herbes sauvages sorties subitement après la décrue. De l'autre côté de la digue, un vaste terrain servait chaque année à décongestionner la rivière. Le sable charrié à cette occasion s'accumulait, transformant un sol de terre noire très serrée en une terre grasse et fertile. Cette année, les eaux étaient restées basses, ne mettant pas la digue en danger. Il n'avait donc pas été nécessaire d'ouvrir les vannes. Le réservoir, lui, avait été planté de chanvre blond du Bengale, qui était maintenant aussi dense que la forêt vierge. C'était le petit matin, une légère brume était restée accrochée au sommet des tiges donnant au champ la profondeur de l'océan.

Shijiang et Noiraud arrivèrent au barrage sans se presser. Deux groupes étaient déjà constitués. Les hommes d'un côté, les

femmes de l'autre, tels deux bataillons sur le point de s'affronter. Un cadre de la commune, son petit carnet à la main, s'agitait au milieu et débitait un flot de paroles. Noiraud se laissa traîner par Shijiang le long du parapet jusque devant l'homme.

— Adjoint-chef Liu Taiyang, nous sommes délégués par notre village, annonça le tailleur de pierre.

Shijiang était souvent affecté aux travaux de la commune ; comme l'adjoint-chef Liu les dirigeait la plupart du temps, les deux hommes se connaissaient bien. Noiraud observa la bouche démesurée de l'adjoint-chef. Ses lèvres violacées se heurtaient laissant échapper un chapelet de syllabes :

— Shijiang, fieffé rusé, encore toi ! Votre village sait choisir ses hommes, bordel ! On sait que tu files entre les doigts comme un blanc d'œuf au travers d'une écumoire, encore bien du fil à retordre pour moi... et ton apprenti ?

Les doigts de Shijiang tambourinaient toujours sur le crâne de Noiraud.

— T'appelles ça un homme ? demanda l'adjoint-chef Liu en pinçant le cou de Noiraud qui décolla, les talons dans le vide. En

voilà un petit singe maigrelet ! Peux-tu au moins tenir un marteau ? demanda-t-il d'un air féroce.

— Adjoint-chef Liu, la grande qualité du socialisme est de donner à manger à tout le monde. Cela fait trois générations que la famille de Noiraud souffre de la famine, si le socialisme ne se préoccupe pas de leur sort, qui le fera ? Sa mère n'est plus de ce monde, il vit avec sa belle-mère. Son père, lui, est parti dans le Nord-Est, possédé par les mauvais esprits. Il n'a plus donné de nouvelles depuis trois ans. Peut-être même a-t-il été dévoré par le « petit loup » ? Alors, où est passée ta conscience des classes ? demanda Shijiang plus ou moins convaincu, tout en délivrant Noiraud des mains de l'adjoint-chef.

Après ce mauvais traitement, Noiraud avait la tête qui lui tournait. L'odeur d'alcool qui se dégageait de la bouche de l'adjoint-chef lui soulevait le cœur. C'était exactement la même odeur que chez sa belle-mère. Depuis le départ de son père, elle lui ordonnait souvent d'aller à la boutique échanger des patates douces séchées contre du vin. Une seule gorgée la rendait ivre et

elle se mettait alors à le battre, le pincer, le mordre...

— Petit maigrichon ! houspilla l'ad-joint-chef, qui se désintéressa aussitôt de l'enfant pour reprendre ses instructions.

Son marteau pied-de-biche à la main, Noiraud s'en alla tête basse vers le barrage. La construction avait cent mètres de long et une dizaine de mètres de haut. Du côté nord se trouvait une bande de terre de même longueur sur laquelle subsistait encore l'eau de pluie d'été. Bien agrippé au garde-fou, Noiraud se mit à contempler les pierres du fond de l'eau. Quelques petits poissons plats se faufilaient insoucians entre les roches. Une haute digue qui prolongeait le barrage de part et d'autre constituait un passage obligé sur la route de la ville. Large de cinq mètres, elle était bordée d'un petit parapet en pierre d'à peine cinquante centimètres de hauteur. Quelques années auparavant, des cyclistes étaient tombés dans le vide au passage d'une carriole à cheval. Certains s'en étaient tirés avec une jambe cassée ou les reins brisés, d'autres y avaient rendu l'âme. A cette époque, Noiraud était petit mais bien dodu, son père n'était pas encore parti pour le

Nord-Est et sa belle-mère ne buvait pas. Sorti pour voir le spectacle, il était arrivé trop tard. On avait déjà évacué les accidentés. Seule au bas du barrage l'eau croupissante était encore trouble et rouge.

Fort de son odorat, il y avait senti l'odeur âcre du sang mêlé à l'eau...

Noiraud s'appuya sur le garde-fou glacé et le marteau pied-de-biche cogna sur la pierre. Il écouta attentivement le son produit par ce contact. Au même instant, la vision des événements passés s'estompa. Le soleil éclairait violemment la vaste étendue de chanvre au-delà du barrage. Noiraud observa la brume se dissiper. Le chanvre était d'une densité rare, les feuilles humides et luisantes étaient entremêlées les unes aux autres, cachant des tiges encore bien espacées. Noiraud porta son regard vers l'ouest et aperçut un terrain planté de patates douces. A la vue des feuilles recroquevillées aux reflets dorés, il reconnut qu'il s'agissait là d'une nouvelle variété. Chaque segment de tige rampante supportait de nombreuses tubercules, glutineuses et sucrées. Blanches à l'extérieur, rouges à l'intérieur, elles éclataient à la cuisson. Au nord du champ de patates se trouvait

un potager, de ceux que les équipes cultivent depuis la récupération par l'Etat des lopins privés. Celui-ci, Noiraud le savait, appartenait à un village situé à quelques kilomètres d'ici. Un village très riche dont le potager comprenait du chou blanc et des navets avec des feuilles d'un vert satiné tirant sur le noir. Au milieu des légumes se trouvaient deux cabanes où vivait un vieillard solitaire. C'était un monde bien connu des enfants. Encore plus au nord, s'étendait du chanvre à perte de vue. Même chose à l'ouest. Le champ de patates douces et le potager étaient totalement cernés. La digue, elle, fermait le dernier côté, créant ainsi comme un vaste puits carré. L'enfant était pensif. Cette étendue de feuilles vertes et violettes et de chanvre pouvaient se transformer, en quelques instants, en une grande nappe d'eau. Les moineaux qui virevoltaient au sommet des tiges se transformèrent dans son esprit en martins-pêcheurs à la recherche de nourriture aquatique...

L'adjoint-chef Liu continuait son sermon; pour le bien de l'agriculture, il fallait imiter la commune exemplaire de Dazhai. Dans son idée, l'hydraulique était l'élément essentiel

du travail de la terre. Selon la constitution en huit points, une agriculture sans eau était comme un enfant sans mère, comme une mère sans lait ou comme une mère dont le lait serait vicié... et sans lait l'enfant ne pouvait vivre. Si un tel enfant survivait, ce serait pour ressembler à ce p'tit singe maigrichon (Liu Taiyang montra Noiraud du doigt. Celui-ci, le dos tourné à l'assistance, laissait voir sur son échine deux grandes cicatrices avec lesquelles jouait la lumière du soleil). Le barrage était assurément trop étroit et très dangereux, puisqu'il ne se passait pas une année sans que quelqu'un s'y tue. Le comité révolutionnaire de la commune avait pris ce problème à cœur et, après une étude minutieuse, avait décidé de l'agrandir. Pour ceci, il avait fallu faire appel à toutes les brigades de production, ce qui représente plus de deux cents ouvriers. Liu Taiyang continua en expliquant de quelle manière allait se dérouler la première phase des travaux :

— Les jeunes filles, les jeunes femmes mariées et les « épouses confirmées »... en ajoutant le p'tit singe maigrichon (il désigna de nouveau l'enfant dont les cicatrices reflétaient la lumière comme deux petits miroirs)

rassembleront les pierres qui couvrent une surface de cinq cents mètres carrés et devront les briser en morceaux de la taille d'un jaune d'œuf ou d'une boulette médicinale. Les tailleurs de pierre s'attaqueront aux plus gros blocs et les mettront aux mesures adéquates. Quant aux deux forgerons (il montra deux hommes à la peau mate, l'un petit et jeune, l'autre grand et âgé) leur tâche sera de redonner forme aux outils émoussés des tailleurs de pierre. A la pause de midi, ceux qui habitent près d'ici retourneront chez eux ; pour les autres, on a organisé une cantine au village en amont. Ceux qui sont trop éloignés de chez eux pourront rester dormir sous les voûtes (il montra les quelques dizaines de bouches d'évacuation situées au pied du barrage). Le choix des places s'effectuera en commençant par l'est pour les femmes, par l'ouest pour les hommes. Du foin est éparpillé sous les voûtes, moelleux comme un matelas de ferrailles entremêlées – agréable à en crever, fils de chien !

— Adjoint-chef Liu, vous aussi vous dormirez sous une voûte ?

— Je suis le chef et j'ai un vélo. Que j'y dorme ou non, c'est mon affaire. Inutile de

t'esquinter les méninges à mon sujet. Les officiers ont leur propre monture, est-ce le cas du simple soldat ? Nigauds ! N'économisez pas vos forces, de nombreux « points de travail » sont en jeu sans compter la livre de céréales et les deux *mao*¹ supplémentaires pour ces travaux hydrauliques. Celui qui refuse est un imbécile. Même le p'tit singe maigrichon aura droit à sa part, les travaux finis, pour sûr qu'il aura engraisé !

Noiraud n'avait pas entendu un seul mot du discours de l'adjoint-chef Liu. Il était appuyé, les coudes sur le garde-fou, le marteau pied-de-biche entre les mains à écouter le cri des oiseaux et le chant des insectes d'automne au milieu du chanvre. La brume s'estompait, se heurtant dans sa retraite aux feuilles et aux tiges rouge foncé et vert pâle. Le bruissement était assourdissant. Le frottement des ailes des criquets faisait penser au bruit d'un train qui passe sous un pont métallique.

Noiraud avait déjà vu un train en rêve. C'était un animal étrange qui n'avait qu'un œil. Il rampait à même le sol, plus rapide qu'un cheval... et s'il venait à se cabrer ? Au

1. Un dixième de *yuan* (environ un franc).

moment où le train s'était dressé, il avait été réveillé par sa belle-mère qui lui tapait dessus avec la balayette. Elle voulait qu'il aille chercher de l'eau à la rivière. La balayette avait frappé juste sur son derrière, ce n'était pas douloureux, juste une sensation de chaleur. Le bruit qu'il entendit alors ressemblait au son étouffé d'un bâton rentrant violemment en contact avec un sac de coton. Il accrocha les deux seaux remplis à ras bord aux bouts de sa palanche et se redressa. Ses os craquèrent bruyamment. Il lui semblait que ses côtes et ses hanches se rejoignaient. Il grimpa sur la pente abrupte de la digue en tenant fermement la palanche qui se balançait dangereusement. Le petit chemin qui menait au sommet se tordait en lacets au rythme des saules pleureurs. Les seaux tanguaient, on aurait dit que les arbres les attireraient irrésistiblement comme des aimants. Ce ne fut pas seulement une impression. L'eau se répandit sur le chemin qui devint aussi glissant qu'une peau de pastèque. Noiraud effectua une arabesque et se retrouva à plat ventre, inondé par l'eau qui déferlait en cascade. Son visage rencontra la route et son nez s'aplatit ! Profitant de l'occasion, une

herbe imprima une minuscule rigole sur sa frimousse toute plate. Du sang lui coula dans la gorge. Il cracha une fois, avala une fois. Culbutant vers la rivière, les seaux faisaient un harmonieux tintamarre, et Noiraud se mit à ramper pour essayer de les rattraper. L'un d'eux se coucha sur les herbes au bord de la rivière pendant que l'autre flottait, emporté par les eaux. Noiraud suivit le courant, piétinant des herbes sauvages, appelées « rou-bignoles de chien » par les enfants. Malgré ses efforts pour se retenir aux herbes en les serrant entre ses orteils, il glissa dans la rivière. L'eau était tiède, elle lui arrivait tout juste au nombril. Son caleçon trempé flottait autour de lui comme une ombrelle de méduse. Il se fraya rapidement un passage dans l'eau et rattrapa le seau. Lorsqu'il remonta le courant, l'eau lui résista, et, pour garder l'équilibre, il se mit à ramer d'une main tout en serrant le seau de l'autre, le buste courbé et le cou tendu. Soudain, il eut la sensation d'être encerclé par un banc de poissons. Certains s'attardaient entre ses jambes, lui embrassant tendrement les cuisses. Il s'arrêta à plusieurs reprises pour mieux se rendre compte de la situation, mais

cette sensation disparaissait aussitôt et l'eau redevenait calme comme si les poissons, effrayés, s'étaient enfuis. Il décida de ne plus s'arrêter, et les poissons se regroupèrent de nouveau autour de lui. Les yeux à demi fermés, il marcha... marcha...

— Noiraud !

— Noiraud !

Revenant subitement sur terre, il ouvrit grand les yeux. Les poissons avaient disparu. Le marteau lui glissa des mains et tomba à pic dans l'eau verte du barrage. L'eau rejaillit en formant un bouquet de chrysanthèmes blancs.

— Ma parole, ce petit singe maigrelet a un grain de folie !

Liu Taiyang monta sur le barrage, décidé à tirer les oreilles de l'enfant.

— Va vite là-bas casser des pierres avec les jeunes filles. Qui sait ? Peut-être que tu y trouveras une grande sœur ? lui dit-il de sa grosse voix.

Shijiang les avait rejoints, il caressait le crâne glacial de Noiraud :

— Va chercher ton marteau et installe-toi pour briser quelques cailloux. Quand tu en auras marre, tu iras t'amuser.